

18

Cette semaine 3-1-51

LE THÉÂTRE

par JEAN-DARS



A LA COMÉDIE-FRANÇAISE

LES CAVES DU VATICAN

de M. ANDRÉ GIDE

Je ne m'attarderai pas à examiner si les vertus d'un livre qui enchanta une génération tout entière, subsistent dans cette adaptation ; la réponse ne pourrait être que négative.

Quelques-uns hésiteront donc à voir ce spectacle. Pour ma part, je m'abstiens, généralement, de retrouver sur la scène — ou même à l'écran — les héros littéraires que j'ai aimés. Jadis, j'ai fui le film des « Trois Mousquetaires » ; les chères vieilles binettes d'Athos, d'Aramis et d'Artagnan m'étaient restées trop chères pour que j'eusse osé détruire, dans une salle de cinéma, les fantômes encore si vivants de mon enfance.

Mais enfin, dans le présent cas, M. André Gide a décidé lui-même de cette transposition. Il a souhaité voir revivre devant lui, sous une forme matérialisée, les pittoresques créations de son esprit. Il a participé à la mise en scène, choisi des étoffes, surveillé des jeux de lumière. Révisant sa version primitive, il s'est donné la peine, après la générale, de pratiquer d'héroïques coupures. Quels mobiles, quels motifs ont déterminé son acte (qui n'est assurément pas « l'acte gratuit » pour lequel il a depuis longtemps des faiblesses) ? Peu importe. Même si cette tentative dramatique ne constitue pour lui qu'une simple distraction, un pur jeu de l'esprit, nous ne saurions lui demander d'explications et il n'a pas à nous en fournir. Inclignons-nous devant le « fait du prince ».

Donc, une seule chose compte, en définitive : la valeur intrinsèque de la représentation.

Je me bornerai à dire tout le plaisir que celle-ci m'a causé par sa souplesse, son originalité, ses audaces, ses trouvailles. La Comédie-Française — M. Jean Meyer en tête — a accompli un tour de force. Les décors de M. Jean-Denis Malclès sont un enchantement pour les yeux ; l'interprétation apparaît excellente, souvent même remarquable.

Dix-sept tableaux... La rapidité de leur succession que nous devons aux décors pliants, fait penser à la machinerie du Châtelet, la perfection d'imagerie de certains d'entre eux également. (Je pense à ce compartiment, si italien, du chemin de fer en marche, d'où Lascadio, pour obéir à une impulsion non motivée, précipite le malheureux Amédée Fleurissoire sur la voie.)

La colonnade de Saint-Pierre-de-Rome ; l'escalier monumental ; les nobles perspectives du Château Saint-Ange... que de parfaites réussites ! de même ces chambres, si joliment évoquées, qui donnent au spectateur, en mal d'Italie, la nostalgie des doux hôtels...

M. Henri Rollau (Julius de Baragliou) est prodigieux de silhouette. Un Charlus, tel que l'a dessiné Van Dongen... Le sot armorial, la vanité, l'hypocrisie remplissent son personnage, et son registre vocal est étonnant. Du commencement à la fin, ce Julius-là a été la joie de la soirée. M. Yonnel joue le rôle épisodique de l'aveul qui bénit son bâtard, dans un relief si saisissant, qu'il est digne des plus anachroniques, des plus traditionnelles toiles où la